

Modeste contribution fort peu théorique à la grande et si sensible question de la transmission du théâtre à l'école, sous forme d'un piètre « Je me souviens » (excuse, Perec !), lourdement sentimental, désespérément incomplet, absolument provisoire et sans doute inutile.

□ Je me souviens (1977 ? 1978 ?) de Madame Roche, professeur de français au Collège de la Maison Blanche, à Clamart (en banlieue parisienne, où j'ai vécu une partie de ma jeunesse). Un problème à la hanche la faisait boiter fortement. Elle avait une voix large, un peu rocailleuse, elle respirait la générosité, le goût de l'enseignement, non dénuée de sévérité. Il fallait bosser dur avec elle, mais, entre élèves, on l'aimait plutôt bien. Elle avait abonné toute la classe au Théâtre de la Ville (qui était encore sous la direction de Jean Mercure). Sortir au théâtre et qui plus est à Paris était chaque fois un événement, et j'aimais sans distinction tout ce qu'on nous proposait : c'était des spectacles « à décors », avec beaucoup d'acteurs, à partir de textes du « grand répertoire » de la décentralisation. Je me souviens de « Zoo story » d'après Vercors, de « La Guerre de Troie n'aura pas lieu » de Giraudoux (mises en scène de Jean Mercure), de « L'Echange » de Claudel (mises en scène d'Anne Delbée), de « La Mouette » de Tchekhov et « Monsieur Bonhomme et les incendiaires » de Max Frisch (mises en scène de Lucian Pintillie),... Et puis, côté textes contemporains, je me souviens avoir adoré « La Crucifixion de la Saint-Barthélemy » d'Yves Prin, mis en scène par Denis Llorca, et « La Mante religieuse » de Serge Rezvani, mis en scène par Jorge Lavelli. Parfois j'achetais les textes pour les relire après avoir vu le spectacle, je regardais les photos sur le journal du Théâtre de la Ville. Madame Roche faisait à peu près systématiquement venir les metteurs en scène ou des acteurs dans notre classe, en amont ou en aval de la sortie, et c'était chaque fois pour nous un moment particulier, un petit « événement » de recevoir ces gens venus du dehors, qui parlaient avec enthousiasme de leur art, des écrivains, des acteurs... Evidemment, mordu comme je l'étais déjà par le théâtre, ces rencontres me faisaient rêver, mais j'ai l'impression que pour chacun de mes camarades de classe, que cela soit avoué ou non, c'était aussi une vraie bouffée d'oxygène.

Quand je suis passé de l'autre côté de la barrière, devenu « théâtral » à mon tour, je n'ai d'ailleurs jamais rechigné à ces rencontres dans les écoles pour parler de mes spectacles avec des élèves. Passé le malaise que me procurent à peu près systématiquement les bâtiments scolaires (qui ressemblent pour la plupart plus à des établissements pénitentiaires qu'à des lieux de vie et de transmission : laids, tristes, inhospitaliers – comment s'étonner que les jeunes n'aiment pas y aller et peinent à y passer six-huit heures par jour ?!), j'ai toujours le sentiment (la prétention peut-être aussi...) d'ouvrir une petite brèche en venant témoigner au sein même d'une classe de ce qui m'anime, me passionne – souvent à mille lieux des préoccupations immédiates de ces jeunes gens. Même quand la discussion s'avère terne ou décevante (parce que le contact ne se fait pas, ou parce que, le professeur n'ayant pas préparé ma venue, j'arrive comme un cheveu sur la soupe devant des

élèves qui ne savent même pas pourquoi je suis là, etc...), je suis persuadé (toujours ma prétention ?) que cela n'aura pas complètement servi à rien, qu'un ou deux des élèves auront peut-être entendu quelque chose, une parole un peu différente de ce qu'on leur assène quotidiennement, qu'ils sauront au moins qu'« autre chose » existe « quelque part », qu'il y a moyen dans une vie d'homo sapiens de se passionner joyeusement pour des oeuvres inutiles, éphémères et non rentables, et qui ont pourtant l'air d'être si vitales à d'aucuns...

□ Je me souviens, parmi les multiples rencontres en milieu scolaire autour d'« Ondine » (que j'avais recréée vers 1993-95) d'avoir été accueilli dans une lointaine banlieue et d'un air las par une prof qui, avant de me faire entrer dans sa salle de cours, m'avait glissé d'un air entendu : « Vous verrez, et j'en suis désolée, mais c'est une classe de crétins... ». J'ai évidemment tout fait pour lui prouver le contraire - ce qui n'a d'ailleurs pas été difficile, les « crétins » en question étant fort causants et fort pertinents, à partir du moment où ils se sentaient respectés et écoutés. J'ai eu droit à une de mes rencontres les plus vivantes du moment, devant une prof qui n'en revenait pas, toute seule au fond de la classe, de la vivacité de ses prétendus « crétins ». Une petite revanche de temps en temps sur la médiocrité, ça ne fait pas de mal.

□ Toujours au Collège de la Maison Blanche, je me souviens de Monsieur Teyssier, compositeur contemporain de son état, et professeur de musique en collège, côté feuille de paye. Totalement anti-académique, il essayait tant bien que mal de faire passer son amour de la musique aux quelques rares élèves que cela semblait un peu intéresser (les autres étaient priés de jouer aux cartes au fond de la classe, sans faire trop de bruit). Je me souviens avoir découvert grâce à lui Wagner (qui le mettait en transe), Messiaen (ah, les « Cinq petites liturgies à la Vierge » !), Moussorgski (je le vois encore pousser à fond le volume d'un disque de « Boris Godounov », ouvrir grand les fenêtres qui donnaient sur les paisibles pavillons de la rue en face, en marmonnant dans sa barbe de sage chinois : « Qu'ils en prennent plein les oreilles, ces cons ! ») ; et puis Tchaïkovski, et puis Frank Zappa, Guillaume de Machaut, Pierre Boulez,... sans autre pédagogie que son envie du jour de nous faire découvrir des musiques qui comptaient pour lui. Il était, au sein de ce collège tranquille d'une banlieue tranquille, un trublion inclassable, insaisissable, aussi généreux que misanthrope, et qui, là encore, ouvrait des fenêtres et mettait de l'air et de l'art dans nos têtes blondes de futurs petits-bourgeois incultes. Aurais-je jamais aimé la musique dite « savante » sans lui ? J'en doute fort.

□ Je me souviens avoir été visiter avec ma classe le Centre Georges Pompidou, l'année de son ouverture (en 1977). C'était un matin, avant l'ouverture au public, les salles étaient presque désertes, hormis les oeuvres. Après avoir déambulé dans le labyrinthe de l'exposition permanente, notre jeune guide (moustache brune) nous avait demandé de nous asseoir à même la moquette devant un tableau de Za Wou-ki : une grande toile blanche, typique de « l'abstraction lyrique », striée d'un grand « zig-zag » de peinture noire – le genre de tableau qui, aujourd'hui encore, ne suscite chez moi qu'un dédaigneux haussement d'épaules, avant de passer rapidement à autre chose. « Alors, que voyez-vous ? » - « Mais le fond blanc est-il derrière ou devant le trait noir ? » - « Alors, est-ce vraiment un fond ? » - « Et au fait, est-il vraiment blanc ? » - « Et ce trait, il va dans quel sens ?

Sûrs ? » - etc. : bref, on nous demandait simplement de décrire précisément ce que nous voyions sur le tableau, de prendre simplement le temps de regarder, de ne pas se contenter d'une première impression paresseuse, pour s'apercevoir, chemin faisant, que la perception s'affinait, des détails devenant peu à peu plus sensibles, que derrière l'apparente simplicité se révélait une grande profondeur, que la toile se mettait progressivement à vibrer, comme si c'était notre regard lui-même qui lui donnait vie, etc ; bref, en repartant de Beaubourg, j'adorais cette toile : sans doute parce qu'on m'avait donné le temps (et le droit) de me laisser toucher par elle... Souvent, quand je passe trop rapidement devant une toile, une sculpture, je repense à ce guide de naguère, je reviens sur mes pas, et je l'en remercie.

□ Je me souviens de la voix de Dominique Jameux, sur France-Musique (je suis hors sujet, je sais, puisque j'écoutais la radio chez moi et non à l'école, mais il s'agit encore de service public, non ?), voix un peu sucrée, pas mal pédante, et de son émission hebdomadaire sur l'œuvre d'Anton Webern – pas vraiment la musique la plus évidente qui soit... Je me souviens de ses patientes analyses des formidables quatuors du Viennois (diamants sonores qui ne durent en général que quelques minutes !), du temps qu'il consacrait à l'écoute et surtout à la ré-écoute d'un même passage musical, du genre : « Écoutons, dans ce mouvement, le violoncelle qui tient le chant en pizzicati... [musique]. Vous allez maintenant porter votre attention sur le deuxième violon qui, sur les pizzicati du violoncelle, lui répond en faisant ding ding klang... [musique]. Ajoutons ensuite l'alto qui est comme un miroir du premier violon, etc etc... » : quasiment que de la description sonore, sans autre tralala ni théorisation. Je me souviens, jeunot (j'avais quinze, seize ans ?), avoir adoré ces émissions que je suivais comme un feuilleton, et qui me donnaient le temps (et comme le droit) d'entrer dans l'écoute de cette musique si tendue, si sensuelle sous son apparente froideur. L'air de rien, elles m'ont permis d'entendre d'autres musiques (personne, à l'époque, n'écoutait ça autour de moi !), de me les approprier, de faire mon chemin avec elles. Aujourd'hui encore, je m'en souviens.

□ Trois années de suite, Danielle Chinsky (ma « binôme » dans notre compagnie du même nom), Anne Fischer, une merveilleuse chanteuse-pédagogue, et moi-même avons encadré un atelier intensif de théâtre d'une semaine complète au Lycée Saint-Louis de Bar-le-Duc (j'étais alors en résidence à l'ACB/Scène nationale de Bar-le-Duc, que dirigeait Françoise Houriet). Il s'agissait d'un petit lycée privé, vaguement catholique (en fait, une boîte à bachotage très prosaïque), où Mr Schaaf, professeur de français et acteur amateur passionné, avait réussi à convaincre et son proviseur et ses collègues et surtout les parents d'élèves (!) de libérer la soixantaine de « première » durant toute une semaine pour qu'ils puissent tous suivre un stage de théâtre (du lundi matin au vendredi soir, chaque jour de 8h30 à 17h30) - avec, à la clef, « présentation » finale et publique dans la salle de spectacle de l'ACB. S'inscrivant durant les heures de cours, ce stage hyper-intensif était évidemment obligatoire (ce qui avait d'ailleurs choqué notre interlocuteur de l'époque à la Drac Lorraine, pour qui la pratique artistique devait être basée sur le volontariat. A quoi je lui avais répondu que, s'il n'avait pas été obligatoire, ce stage n'aurait intéressé que les cinq ou six élèves déjà sensibilisés au théâtre (ou disposés à l'être), et qui avaient toute possibilité de venir aux ateliers que nous proposions par ailleurs le samedi après-midi à l'ACB – ce qui s'est vérifié ; que, pour être vraiment démocratique, il nous fallait absolument pouvoir rencontrer tous les

élèves, et surtout ceux qui étaient a priori les plus récalcitrants – et qui se sont pour la plupart avérés, au bout du compte, les plus intéressés et intéressants).

Ces stages étaient épuisants à mener, parfois éprouvants. C'était une bataille de tous les instants pour maintenir les troupes à l'endroit du travail, de la rigueur et du plaisir liés (chose incompréhensible pour la plupart des adolescents !), pour ne pas tomber dans l'autoritarisme, ou pire : le paternalisme, ou pire encore : le découragement et le cynisme. En général, le jeudi soir, lors de la quotidienne séance de « débriefing » du soir, je m'entendais dire : « Danielle, Anne, je suis désolé de vous imposer ça. C'est promis, c'est la dernière fois que j'accepte ce type de stage ». Et le vendredi soir, à l'issue de la présentation du travail (qui valait ce que ça valait, dans les limites du genre, mais comment réussissait-on à mener une heure et demie de théâtre en si peu de temps ? c'était un mystère pour nous-même), on était tous les trois prêts à remettre immédiatement le couvert, tellement l'émotion avait été forte, tellement de grands bouleversements et de micro-événements avaient eu lieu les dernières heures, comme si nos efforts, leurs efforts de toute une semaine portaient enfin leurs fruits – ou, tout du moins, leurs bourgeons.

Je me souviens de la fierté des jeunes pour ce qu'ils avaient accompli ensemble et séparément (car on est aussi très seul sur un plateau), de leur joie à découvrir l'émotion du jeu, le plaisir des mots (et pas n'importe lesquels : il s'agissait d'Eschyle, Euripide, Giraudoux, Sartre, O'Neill, Victor Hugo,...). Je me souviens des profs ahuris d'entendre pour la première fois la voix d'un(e) de leurs élèves, voix haute et claire, dans un corps comme soudain déplié, déployé. Je me souviens de Mr Schaaf qui, la première année, avait eu encore plus peur que nous, et qui nous avait dit, quelques mois après, et pas peu fier, qu'il y avait très nettement un « avant » et un « après stage théâtre » dans la vie du lycée : meilleure ambiance générale entre élèves, plus grande participation à l'oral, plus grande affirmation des individus. Evidemment, cette « instrumentalisation » de notre travail artistique par l'institution scolaire me chiffonnait un peu, mais le plus important n'était-il pas que quelque chose ait peut-être bougé pour chacun des jeunes que nous avons eu la chance de croiser, même si brièvement ?

A ces jeunes ados, le plus souvent perdus dans leur corps, leur tête, leur vie, nous pouvions (re)apprendre des choses parfaitement élémentaires, mais humainement si fondamentales : à se faire confiance, à se respecter soi et respecter l'autre, à ne pas être dans le jugement mais à être toujours dans le jeu, à s'engager (c'est-à-dire faire des choix et les assumer, quitte à se tromper et à changer ensuite – le pire étant l'hésitation, la mollesse, le refus de jeu, voire l'indifférence), à se cultiver d'abord pour soi et non pour les autres (l'Ecole, les parents,...) ou pour un éventuel diplôme ou un plus qu'hypothétique emploi, à être exigeant vis-à-vis de soi-même (et uniquement par estime de soi et des autres ! Ah, la vertu de la « répétition » au théâtre : le goût de ne pas se contenter de ce qu'on vient d'accomplir, de recommencer pour faire mieux, pour se tromper encore, pour aller ailleurs, pour faire ce qu'on ne sait pas faire, pour se surprendre soi-même, etc... - et le plaisir, l'immense plaisir (narcissique aussi, et pourquoi non ?) qu'on en retire - à l'opposé de la pédagogie du « devoir », de la note, de la sanction et donc de la sélection permanente !), etc etc. Qu'importe si une pratique artistique est récupérée par

l'Ecole, pourvu qu'elle ait, en chemin, ouvert des portes, des brèches, des « lignes de fuite » pour chaque adolescent, pour chaque adulte en devenir...

Je me souviens, une année, Mr Schaaf (décidément parfait) avait convaincu le proviseur de permettre à un jeune élève de participer au stage, alors qu'il venait tout juste d'être exclu du lycée (pour absentéisme chronique : le garçon avait évidemment un contexte familial déplorable : mère alcoolique, père absent, et tutti quanti, presque un cliché !). Le stage devenait pour lui comme une épreuve de la « dernière chance ». Nous travaillions alors « Electre » de Giraudoux, et il avait répété la célèbre scène de retrouvailles entre Oreste et sa sœur. Je me souviens l'avoir vu le front en sueur à force de concentration pour se rappeler un texte laborieusement appris par cœur (cela devait faire des lustres qu'il n'apprenait plus rien...), assisté, accompagné par deux jeunes filles qui l'encourageaient, l'épaulaient, le faisaient répéter, même pendant les heures de récréation. Je me souviens du silence sur le plateau et dans la salle quand, lors de la présentation finale, il s'est avancé au bord du plateau pour amorcer la scène, il avait la voix tremblante, un peu voilée, mais il a été un Oreste si fragile et si juste que l'émotion dans la salle était palpable, que la scène fut applaudie à tout rompre, qu'il en avait les larmes aux yeux de surprise, et que le lycée l'a réintégré à la suite du stage. Là encore, il n'est pas vraiment question d'art, mais d'humanité. Et si le théâtre peut parfois « servir » à cela, ma foi, je n'ai aucun scrupule.

J'adore le théâtre de Victor Hugo (je sais, ce n'est pas très avouable), tout en doutant que ce soit aujourd'hui « jouable » (n'ayant jamais vu de représentation qui me satisfasse, en tous cas à la hauteur de mes rêves de lecteur). Un des ateliers-commandos de Bar-le-Duc fut une année consacrée à « Ruy Blas » (inscrit au programme). Eh bien, pour une fois, ça marchait ! C'était maladroit à souhait, les alexandrins arrivaient souvent clopin-clopant, mais l'énergie, la jeunesse de nos élèves, la tristesse de leur jeunesse, aussi, faisaient entendre, pour une fois, quelque chose de juste : ça « sonnait » ! Et que ces ados aimaient ça, alors qu'Hugo pourrait être justement la caricature du vieux théâtre poussiéreux et ennuyeux, à mille lieues de leurs goûts, de leurs préoccupations ! Mais ils aimaient ça, en avoir plein la bouche, et certains en trouvaient d'emblée le souffle, le bon tempo ! Du bonheur, quoi, même si le travail fut rude...

□ Deux années de suite (1990-91, je crois), j'ai été intervenant au sein d'une option théâtre « lourde » au lycée d'Asnières-Gennevilliers, en banlieue parisienne, qu'animait Jean-Louis Besson (par ailleurs grand traducteur et désormais fin universitaire). A professeur brillant et passionné, classe passionnante et enthousiaste : l'adage ne fonctionne pas à tous les coups, mais quand même... En l'occurrence, c'était un régal d'œuvrer aux côtés de Jean-Louis et de faire travailler ses élèves si demandeurs et si gourmands. Au programme : « Electre » de Sophocle (traduction d'Antoine Vitez) et, l'année suivante, « Nina, c'est autre chose » de Michel Vinaver. Pour moi qui n'ai jamais fait d'études théâtrales et ne suis passé par aucune formation d'acteurs, ces ateliers auront été pour moi aussi une vraie école : l'occasion de me frotter à des textes que j'ignorais complètement ou ne connaissais que de très loin, et que je n'aurais jamais osé aborder par ailleurs, par intimidation ou a priori. Comme il fallait bien « assurer », j'ai dû beaucoup lire sur ces auteurs, longuement préparer ces ateliers. Mais quelle joie ensuite de pouvoir

découvrir concrètement et me frotter sur le plateau au si jeune Sophocle, au si subtil Vinaver, d'essayer, de bricoler, de construire des bouts de scène, d'acte, avec mes tout jeunes apprentis comédiens ! Combien de dramaturges ai-je ainsi pu rencontrer au travers d'ateliers avec des élèves ou des amateurs, que je n'aurais jamais eu l'occasion de rencontrer dans le seul contexte de la « production »... - pour découvrir qu'il fallait absolument que les mette en scène, ou inversement : que j'en étais encore totalement incapable !

Je me souviens encore avec beaucoup d'affection de mes premiers pas sur « Nina, c'est autre chose ». Je découvrais avec émerveillement l'horlogerie délicate, si sensuelle et si drôle de l'écriture de Vinaver, avec ses entrelacs de répliques faussement banales se répondant de manière syncopée, laissant vibrer les mots, les silences, les non-dits : un véritable contre-point musical, exigeant des interprètes autant de rigueur que d'innocence. Sollicité par les enjeux de l'écriture « vinaverienne », j'ai dû expérimenter là, en direct avec les élèves, des modes de jeu qui m'ont servi parfois bien plus tard dans mes propres spectacles professionnels. Car, sans jamais oublier leur enjeu fondamental de transmission, les ateliers théâtre peuvent aussi être de formidables lieux d'expérimentation, d'épreuve, d'essais, des réservoirs à idées et matériaux nourris de toutes les créations antérieures, nourrissant bien des créations à venir.

□ La baisse brutale et progressive des budgets provenant de l'Education nationale comme du Ministère de la Culture pour les interventions artistiques en milieu scolaire est tout simplement scandaleuse (sans parler de l'Education en général...). On pourra toujours se plaindre que notre pays est en crise, on fait tout pour l'aggraver. On s'étonnera après que les gens soient collés à leur télé, que ça aille mal dans les écoles, que ça vote peu et mal, que ça brûle dans les « cités »... Mais quelle Cité (au sens premier du terme, le lieu même de la République, son centre et non sa banlieue - les temps ont bien changé, décidément !), quel espace public et démocratique est-on en train de préparer à nos futures générations ?

□ Lors d'une représentation dans une salle de classe du lycée Cévenol (au Chambon sur Lignon) de « Cherchez la faute ! » (d'après Marie Balmary), alors qu'un des personnages s'interrogeait avec moult perplexité sur qui pouvait bien être à l'origine du mal selon la Genèse biblique, une gamine avait lancé à voix haute : « Ben, Dieu, qui d'autre ?! ». Silence atterré et regard éperdu du comédien qui ne savait comment enchaîner, puisqu'elle lui avait quasiment volé sa réplique... Une autre fois, dans un lycée stéphanois, après la représentation du même spectacle, et alors que nous rangions nos accessoires, une jeune fille (vraisemblablement musulmane, si j'en crois la petite main de Fatma qu'elle avait autour du cou) revient vers moi, prenant son courage à deux mains, et me demande tout de go, presque sur le souffle : « Mais alors, un texte, on peut l'interpréter de plusieurs façons ? ». Ce sont de grandes joies dans la vie.

François Rancillac, mai 2005